



TEXTE
Judith Benhamou-Huet
PHOTOS
Silvia Draz

MARIAGE DE MOTIFS



En s'immergeant dans la culture japonaise, un artiste et créateur camerounais a découvert des similitudes entre les traditions et le patrimoine culturel de deux mondes différents. Ainsi est né le kimono afro-japonais, un vêtement hybride qui célèbre l'identité et l'héritage, l'anticonformisme mêlé d'un sentiment d'appartenance partagé, ainsi qu'une nouvelle esthétique.

« **Hâtez-vous lentement** ; et, sans perdre courage, vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. » La fameuse phrase du poète français du XVII^e siècle Boileau résonne chez l'artiste et designer Serge Mouangue, le créateur d'un type de kimono hybride qui marie des traditions culturelles de différents endroits du globe. « Dans ce travail, je suis fasciné par la recherche constante de perfection. Le temps passé à composer, à tenter, tenter de nouveau, améliorer », explique-t-il.

Né en 1973 à Yaoundé, la capitale du Cameroun, pays d'Afrique de l'Ouest, le créateur a été élevé dans les banlieues de Paris, ses parents ayant émigré en France lorsqu'il avait six ans. Son père souhaitait qu'il devienne avocat ou ingénieur, mais un talent précoce pour le dessin conduit Mouangue dans une école d'art avant d'être admis à l'ENSCI, l'École nationale supérieure de création industrielle, dont il sort diplômé en 1999. Grand voyageur, il passe ses années d'études à explorer la France et à visiter d'autres régions d'Europe, ainsi qu'à s'aventurer plus loin, en Turquie, en Chine, au Mexique et aux États-Unis. Au cours d'une année de stage en Australie, il travaille auprès de l'architecte Glenn Murcutt, qui remportera le prix d'architecture Pritzker en 2002. C'est également là que Mouangue rencontre et épouse sa femme et qu'ils ont leur premier enfant.

De retour à Paris en 2000, Mouangue rejoint l'équipe de conception de concept-car au Technocentre de Renault. En 2006, grâce à Nissan, copartenaire de Renault, il a l'occasion de découvrir le Japon, où il travaille dans le studio Creative Box de Nissan à Tokyo. Il y reste les cinq années suivantes ; le pays et sa culture allaient se révéler être une évidence pour lui. Très rapidement, il trouve nombre de points communs entre sa patrie d'origine et le pays du Soleil-Levant. « Bien sûr, admet-il, la société japonaise est d'une nature assez stricte alors qu'en Afrique de l'Ouest, au contraire, l'improvisation est une forme de survie. Cela dit, il existe un grand champ commun entre les deux identités. Ainsi, la relation aux anciens est une des clefs de voûte des deux cultures. Le Japon a



une tradition très codifiée et hiérarchisée. Comme en Afrique de l'Ouest, on ne s'adresse pas à une personne de la même manière selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme, d'une personne d'autorité ou pas, âgée, très âgée ou jeune. J'ai aussi noté la relation aux morts qui existe dans la pratique vaudoue et la relation aux fantômes, omniprésente dans la culture shinto. En termes esthétiques, les masques punus (provenant essentiellement du Gabon, ils sont souvent recouverts d'une couche de kaolin)

Les kimonos de Serge Mouangue sont des créations hybrides qui mêlent les cultures de l'Afrique et du Japon. Le tissu du kimono bleu (page 44) a été modelé par la technique du wax, inspirée du batik javanais. Il est associé à une obi de Kyoto en soie artisanale. La *obiage*, la sous-ceinture de la obi, est fabriquée en kente, une étoffe tissée du Ghana. Page 45 : ce kimono s'inspire de la terre. Réalisé en tissu traditionnel *bogolan*

teint avec une décoction de feuilles de bouleau africain, ou *n'galama*, il présente un motif dessiné avec de la boue fermentée. La doublure du manteau, ou *haori*, est de style mauritanien. Un peigne à cheveux en bois du Cameroun complète la tenue. Le motif du kimono en wax présenté ci-dessus est inspiré des circuits imprimés. La obi est réalisée dans un tissu du Kenya : le *shuka* traditionnel massai, également appelé « couverture africaine ».



Mouangue appelle ce kimono resplendissant *Vibration du soir*. Le tissu en coton, orné d'un motif de style batik réalisé avec la technique du wax hydrophobe, est associé à une obi en soie fabriquée à Kyoto et des bracelets traditionnels en perles du Cameroun.



Serge Mouangue (page de droite, en médaillon) a créé ce kimono à manches longues à partir d'impressions à la cire inspirées du batik javanais. La panoplie, intitulée *Jeune feu*, est portée avec une obi en soie fabriquée à Kyoto. Pour parfaire la tenue, le modèle revêt également un *kanzashi* traditionnel de Kyoto et un peigne en bois du Cameroun.

me font penser aux masques du théâtre japonais nô. Tout cela m'a amené à développer un langage que j'ai nommé "troisième esthétique", qui n'appartient ni vraiment à l'un ni à l'autre. Un nouveau chemin concrétisé par la performance, le vêtement, la sculpture et les arts visuels. »

Après son retour en France, Mouangue poursuit le développement artistique de sa « troisième esthétique ». Il clôt définitivement sa carrière dans le design automobile en 2016. Ses visites à Kyoto incitent le créateur à s'intéresser à la pièce qui incarne le vêtement japonais par excellence : le kimono. « Kyoto est le lieu de naissance du kimono. C'est la chose la plus naturellement portée au Japon. En japonais, kimono vient de *ki* (porter) et *mono* (la chose). »

Afin de s'imprégner de la culture du kimono, Serge Mouangue va s'instruire auprès de fabricants traditionnels. « Je voulais comprendre non seulement l'histoire de ce vêtement mais aussi ses codes, sa coupe, ses proportions, son montage et aussi l'usage des accessoires, qui sont très nombreux. J'ai d'abord travaillé avec la maison Kururi de Tokyo, puis Odasho à Kyoto », une entreprise

maliennne constitué de bandes cousues entre elles et teint avec de la terre), le *wax* (un coton d'Afrique subsaharienne recouvert de cire fabriqué en s'inspirant de la technique d'impression du batik) et le *ndop* (une étoffe de l'ethnie bamiléké du Cameroun qui est constituée de bandes de tissu



la teinture de la soie des obis dans l'eau de Kyoto, considérée comme la plus pure dans la tradition japonaise. »

Mais l'identité africaine du designer n'est jamais loin. Il ajoute que pour être accepté au sein d'une structure aussi traditionnelle que celle du Japon, il a choisi d'agir selon sa tradition de naissance plutôt que de se comporter comme un Japonais qu'il n'est pas. Et il a été adopté : « Au Japon, il était capital de respecter les systèmes hiérarchiques à la lettre, à l'aide d'un langage corporel tel qu'il m'a été enseigné dans mon enfance. »

Le pari des kimonos mariés à l'Afrique de l'Ouest était osé mais il a obtenu un vif succès. La consécration arrive en 2008 lorsque le *Japan Times* dédie un grand article à Serge Mouangue. Le Musée des arts et du design de New York lui commande ensuite un autre travail hybride : une sculpture qui croise la laque japonaise et la sculpture pygmée. Son travail est de plus en plus renommé à l'étranger. En 2020, le musée Victoria & Albert de Londres a consacré une exposition aux kimonos dont faisaient partie ses œuvres. À la suite de cela, il a aussi été l'objet d'une émission sur la BBC portant sur le musée.

« *Ma "troisième esthétique" développe un nouveau chemin concrétisé par la performance, le vêtement et les arts visuels.* »

familiale qui fabrique des kimonos depuis plus d'un siècle. Avec ses systèmes de plis, le kimono est un vêtement complexe à porter. L'arranger dans les règles de l'art peut prendre jusqu'à une heure. Cette bonne manière de le revêtir est finalement aussi importante que la matière qui le constitue. La méthode qui consiste à ceinturer le vêtement à l'aide d'une obi [ceinture traditionnelle] et la façon de la nouer nécessitent aussi une méthodologie sophistiquée. »

La véritable intervention de Serge Mouangue va se faire en créant des kimonos à l'aide de textiles inédits. Il utilise pour les concevoir des étoffes africaines comme le *bogolan* (un tissu en coton de la tradition

décorées de figures géométriques en blanc et bleu)... « Il existe une grande richesse dans les tissus d'Afrique de l'Ouest, explique Mouangue. Je les utilise avec des obis de soie de Kyoto pour créer ce mélange des genres, cette "troisième esthétique". Nous passons beaucoup de temps sur les dessins des kimonos. Certains kimonos sont faits pour être exposés, d'autres pour être portés. »

Le rôle principal du créateur est celui de la composition : « Chez Odasho, mon intervention consiste à procurer les tissus et à réaliser des kimonos dont les motifs se répètent harmonieusement sur le vêtement. L'accord entre la coupe et le motif est un travail de grande précision. Je travaille aussi

En 2022, l'une des nouvelles inventions de sa « troisième esthétique » sera exposée au musée du Quai Branly à Paris. Il y fait le lien entre les tressages des paniers *ikebana* japonais et les coiffures des tribus originaires d'Afrique de l'Ouest.

Aujourd'hui, les Japonais, attirés par les motifs inhabituels dans des matériaux légers, ont commencé à porter ses kimonos. « Ils ont la vertu de procurer une certaine liberté, explique Mouangue. On aime utiliser mes kimonos parce qu'ils échappent ainsi à une partie de l'étiquette de la tradition nipponne. » Peut-être sa « troisième esthétique » sera-t-elle amenée à devenir, elle aussi, une future tradition ancestrale ? ♦